

## Lettres québécoises

### On nous écrit

---

Number 44, Winter 1986–1987

URI: [id.erudit.org/iderudit/39422ac](http://id.erudit.org/iderudit/39422ac)

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

ISSN 0382-084X (print)  
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

(1986). On nous écrit. *Lettres québécoises*, (44), 8–8.

---

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]

---

The logo for Érudit, featuring the word "érudit" in a bold, red, sans-serif font. The letter "é" has a distinctive red accent mark above it.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# On nous écrit

Le 31 août 1986

L'article de Marie José Thériault sur deux parutions récentes (dans votre numéro 42) appelle quelques rectifications, en ce qui concerne la première, *Les deux soeurs*, de Gilles Valais: le pays où se situe le récit ainsi titré n'est pas la basse Côte Nord, mais bien les hautes Laurentides; lorsque la soeur puînée cherche un certain livre qu'elle désire, ce n'est pas dans son village, mais dans un grand magasin de ville; la «cellule militante» évoquée dans l'autre récit, «Lettre de Maud», n'est pas du tout le Manitoba français, mais une institution d'une province plus à l'ouest. Ces points sont clairs et explicites dans le texte, auquel l'article reproche un manque de clarté.

Il n'y a aucune incorrection dans les propositions et les expressions citées, comme «main courante» («barre d'appui qui couronne la rampe d'un escalier ou d'une balustrade», dit Logos), ou «case canadienne» (section ou rayon regroupant des auteurs canadiens, dans une grande librairie, comme il en existe toujours).

Je pourrais continuer, car l'article est plus une diatribe qu'un compte rendu. Il exprime une opinion surprenante en généralisant sur l'opportunité des subventions des Conseils des Arts (aux deux niveaux, fédéral et provincial) à des éditeurs. Comment ne pas rappeler que ces subventions sont décidées après consultation, par des comités pertinents, et non fixes? Et ce, bien sûr, après que l'ouvrage a passé l'épreuve de l'édition elle-même.

Enfin, la remarque sur les minorités françaises est injuste et déplacée.

Gilles Valais,  
St-Boniface, Manitoba

Québec, le 29 septembre 1986

Monsieur Thério,

J'aimerais commenter votre éditorial du no 43 des *Lettres québécoises* intitulé «Y a-t-il des intellectuels au Québec?»

J'écoutais moi aussi l'émission «Rencontre» assez régulièrement, mais comme vous j'en suis venu à la conclusion qu'on ne s'adressait qu'aux personnes touchées par la grâce.

Comment expliquer l'absence des intellectuels québécois à Radio-Canada? C'est simple, je crois qu'ils en ont peur, parce que les intellectuels québécois ont remis en question à une époque le système fédéral. Alors, ils les ont envoyé au purgatoire.

Toutes les émissions qui «brassaient» des idées comme «Femmes d'aujourd'hui», le «Format 60» et bien d'autres, ont disparues. Elles ont été remplacées par des émissions sur le macramé, par des «Reflets d'un pays» et des «Documentaires canadiens» au nom de l'unité canadienne.

Ne parlons pas des émissions littéraires et culturelles. Le pauvre «En tête» de Denise Bombardier devait subir les caprices d'un horaire bouleversé par les reportages sportifs.

Il ne faut pas s'étonner si la vie intellectuelle au Québec est stagnante. La télévision de Radio-Canada n'offre pas de créneau pour l'avancement des idées, mais des tribunes politiques ou culturelles (comme «Le Point») pour les pro-fédéralistes.

Quoi qu'il en soit, c'est un plaisir de lire *Lettres québécoises*. Merci!

Daniel Dussault,  
Québec.

Montréal, le 10 octobre 86

M. Adrien Thério,

J'ai lu avec intérêt l'article que vous avez écrit sur Robert Charbonneau, ainsi que les deux textes de celui-ci que vous avez publiés. Ça me donne envie de lire d'autres Charbonneau, auteur que je ne connais que de nom, et qui me fait penser à une auteure d'ici qui l'admirait beaucoup, et que je viens de découvrir: Thérèse Tardif.

Le onze juillet dernier, je bouquais dans une librairie d'occasion, lorsque mon attention fut attirée par un petit livre plat, à la couverture bleu ciel, portant le curieux titre: *Désespoir de vieille fille*. Je faillis passer outre, ma première pensée étant que ce devait être une oeuvre démodée, sans intérêt. Je m'emparai du bouquin et l'ouvris à la première page. Le bref avertissement de l'auteure retint mon attention, m'encouragea à aller plus loin. Je commençai à lire le texte, et mon intérêt s'accrût. Je feuilletai le livre, lisant ici et là quelques passages, et je résolus de l'acheter. Quel fut mon enthousiasme, ma stupéfaction, lorsque, rentré chez moi, je lus l'oeuvre! Je n'avais pas eu souvent l'occasion de lire une oeuvre québécoise aussi forte; j'étais époustoufflé de constater qu'une femme, dans les années quarante (1943) avait créé une semblable merveille. Comme parole féminine québécoise d'avant les années cinquante, c'est d'une richesse rare.

Je souhaite que vous fassiez connaître aux lecteurs de *Lettres québécoises* ce texte douloureux, poignant, qui rappelle certains accents déchirants de Nelligan et Saint-Denys Garneau. J'imagine que vous connaissez ce livre, publié aux Éditions de l'Arbre.

Peut-être connaissez-vous aussi le superbe texte critique que Thérèse Tardif a écrit dans «La Nouvelle relève», en juin-juillet 1944, et qui est un commentaire intelligent et d'une grande liberté d'esprit sur *Désespoir*. Elle y raconte que ce livre n'est pas le journal intime d'une dépression comme plusieurs l'ont cru (tel Roger Duhamel, qui a salué avec enthousiasme la parution de ce livre, dans «Le Devoir»), mais qu'il s'agit là d'une oeuvre pensée,

construite, comportant un fil conducteur: l'interdiction à l'enfant, que suppose l'état de «vieillesfilierie» (C'est elle qui invente le mot).

Thérèse Tardif est aussi une jeune essayiste brillante qui a écrit dans l'organe des étudiants de l'Université de Montréal, «Quartier Latin», à la fin des années trente.

En terminant, je trouve intéressant le lien qu'il y a à faire entre la «Réponse à René Garneau», de Robert Charbonneau, et les deux livres écrits par des américains, commentés par vous (p. 70, *Entretiens québécois*, Volume I, Mel B. Yoken) et par Agnès Whitfield (p. 65, *The French novel of Québec*, M. Gagnon) et qui démontrent un intérêt certain pour notre littérature.

Bien à vous.

Guy Grenon,  
Montréal



Thérèse Tardif